

Enfin, vous toutes bonnes religieuses, croyez à l'amertume de mon âme, et de grâce une prière pour celle qui admire cette belle Congrégation de Notre-Dame et qui envie votre bonheur. Adieu bonnes religieuses, je vous quitte; peut-être ne serai-je plus témoin de cette sainte union que le monde méconnaît, mais aidée de votre secours, puissé-je vivre heureuse. Adieu donc, saintes religieuses! Adieu! Adieu!

Et vous chères amies, vous surtout avec qui j'ai passé de si belles années, plus d'une fois, croyez-moi, en pensant qu'il fallait vous quitter mon cœur s'est brisé. J'aimais et je voulais être aimée, mon pauvre cœur n'aurait pu supporter l'abandon; heureusement, j'ai rencontré de ces sincères amies que j'ai aimées, oh oui! que j'ai aimées: dans le monde pourrai-je en trouver? Oui, peut-être; mais que d'amertumes se préparent à assaillir mon âme! Ici, je souffrais de la froideur passagère d'une compagne, comment ferai-je donc pour supporter une indifférence continuelle? Dieu, venez me soutenir dans ces temps d'épreuves, et faites que je souffre les misères de la vie avec résignation. Bien chères compagnes, je vous quitte donc et demain, déjà, où serons-nous? toutes dispersées. Dans quelques instants il me faudra vous presser la main pour ne plus vous revoir, peut-être n'aurai-je pas la force de retourner la tête pour faire un nouveau signe d'adieu, mais ce sera alors les larmes qui viendront voiler ma vue.

Avant de vous quitter, chères compagnes, laissez-moi vous souhaiter tout ce que renferme le cœur d'une amie: "Soyez heureuses, soyez heureuses; dirigez vos pas vers les célestes portiques et ne m'oubliez pas." Adieu donc, bien chères amies, mon cœur se brise, mais cette voix mystérieuse me dit de laisser tout ce qui me retient ici. Adieu, adieu, au revoir dans un monde meilleur!

UNE JEUNE FEMME.

LES SOURDS.

Un employé de ferme gardait son troupeau à peu de distance de son village. Cet employé était sourd. Quoiqu'il fut déjà midi, sa femme ne lui avait pas encore apporté son déjeuner. Mais la faim le pressait. Il prit le parti qu'on va voir.

Le constable du village était à couper de l'herbe pour sa vache sur les bords d'un ruisseau voisin. L'employé va le trouver, quoique avec répugnance; car, bien que les gens de cette profession soient chargés de faire respecter les propriétés publiques et particulières, ils sont eux-mêmes, pour la plupart, de grands voleurs. Il le prie, cependant, d'avoir l'œil sur son troupeau pendant qu'il va déjeuner et l'assure qu'au retour il le récompensera généreusement.

Cet homme, qui n'était pas moins sourd que le gardien du troupeau, répondit d'un ton animé et colère: "Quel droit as-tu sur l'herbe que je viens de couper? faut-il que ma vache jeûne et que tu nourrisses tes brebis à ses dépens? laisse-moi tranquille, va te promener!" Il accompagne cette apostrophe d'un geste de main expressif que le gardien prit pour une marque de consentement à ce qu'il demandait.

En conséquence, ce dernier courut incontinent au village, bien résolu de donner à sa femme une correction telle, qu'à l'avenir elle n'osât plus se permettre une pareille négligence. Mais comme il approchait du logis, il l'aperçut étendue sur le seuil, se roulant par terre, aux prises avec des douleurs poignantes

qu'elle éprouvait pour avoir mangé une trop grande quantité de fèves crues.

La colère du gardien se calma à la vue des souffrances de sa pauvre femme. Il se hâta de la secourir et d'apprêter lui-même son déjeuner. Ces divers soins le retiennent bien plus longtemps qu'il ne s'y était attendu. Son impatience était grande; car il était loin de faire fond sur la probité de celui à qui il avait confié la garde de son troupeau. Enfin il s'en retourne. Ses moutons passaient à peu de distance de l'endroit où il les avait laissés. Il s'empresse d'en vérifier le nombre. Il n'en manquait aucun. Ravi, il s'écrie: "Voilà un brave homme que ce constable! c'est la perle des gens de son espèce. Je lui ai promis une récompense, il mérite bien de la recevoir!"

Le gardien avait dans son troupeau une brebis boiteuse, mais fort bonne d'ailleurs. Il la chargea sur ses épaules, et, la portant au valet du village, il lui dit: "Tu as eu bien soin de mon troupeau durant mon absence; tiens, voilà une brebis dont je te fais présent."

Le constable, voyant près de lui cette brebis boiteuse, répondit avec vivacité: "Pourquoi m'accuses-tu d'avoir cassé la jambe à ta brebis? je jure que depuis ton départ je n'ai pas approché de ton troupeau et que je n'ai pas même bougé de la place où tu me vois."

—Eile est bonne et grasse, ajouta le gardien, tu pourras t'en régaler avec ta famille et tes amis.

—Je t'ai déjà dit, s'écria le constable en colère, que je n'ai pas approché de tes moutons. Comment t'obstines-tu à m'accuser de t'en avoir estropié un? Retire-toi! sinon, je te frapperai! Il fit en effet semblant de vouloir accomplir sa menace.

Le gardien s'apercevant de cela, et ne comprenant rien à une provocation aussi injuste, se mit lui-même sur la défensive. Ils étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque par hasard un cavalier vint à passer près d'eux. Ils arrêtèrent le cheval par la bride, et le gardien dit à celui qui le montait: "Écoutez, je vous prie, un instant, de décider, etc., si c'est moi qui ai tort dans la querelle où vous nous trouvez engagés. Je veux faire présent d'une brebis à cet homme, en récompense d'un petit service qu'il m'a rendu, et il se jette sur moi pour me frapper."

Le constable, prenant la parole à son tour: "Ce butor de gardien, dit-il, ose m'accuser d'avoir cassé la jambe à une de ses brebis, et je ne me suis pas même approché de son troupeau."

Le cavalier qu'ils avaient pris pour arbitre était encore plus sourd qu'eux. Il n'avait pas entendu un seul mot de ce qu'ils avaient dit. "J'avoue, leur répondit-il, que ce cheval ne m'appartient pas. Je l'ai trouvé comme abandonné sur la route. J'étais pressé, je suis monté dessus pour aller plus vite. Vous appartient-il? prenez-le et laissez-moi continuer mon chemin, car je n'ai pas de temps à perdre?"

Le gardien et le constable s'imaginant, chacun à part soi, que le cavalier donnait gain de cause à son adversaire, se mirent à crier plus fort qu'auparavant l'un contre l'autre, puis à maudire leur arbitre et à l'accuser hautement d'injustice.

Sur ces entrefaites, un vieux rentier qui passait leur parut plus propre à terminer leur querelle. Ils l'arrêtèrent donc, le prièrent de les écouter un moment, et, parlant tous les trois à la fois, lui exposent le sujet de leur dispute et l'invitent à décider lequel d'entre eux a tort.

Le vieux rentier, aussi sourd qu'eux tous, leur répondit: "Oui, oui, je vous entends! c'est une femme qui vous a envoyés pour empêcher

mon départ et m'engager à retourner chez moi; mais mon parti est pris, et vous ne réussirez pas. La connaissez-vous ma femme? c'est un véritable démon! il m'est impossible de vivre plus longtemps avec une pareille femme. Depuis que, pour mon malheur, je l'ai épousée, elle m'a fait faire plus de péchés que ne pourraient en effacer cent générations. Je vais en pèlerinage à Sainte-Anne, pour me purifier des fautes innombrables que sa méchanceté m'a fait commettre. Je suis résolu de vivre ensuite d'aumônes en pays étranger et de demeurer séparé d'elle pour toujours."

Tandis qu'ils criaient ainsi tous les quatre à tue-tête, sans parvenir à s'entendre, le cavalier vit de loin des gens qui s'avançaient à grands pas vers lui. Craignant que ce fussent les maîtres du cheval qu'il avait dérobé, il descendit bien vite et prit la fuite.

Le gardien, songeant qu'il se faisait tard, se hâta de rejoindre son troupeau qui s'était écarté à une assez grande distance. Chemin faisant, il ne manqua pas de pester contre les arbitres et de se récrier sur ce qu'il n'y avait plus de justice sur la terre.

Le constable retourna vers son tas d'herbe. Apercevant auprès la brebis boiteuse, il la chargea sur ses épaules et l'emporta chez lui pour punir le gardien du troupeau, pensait-il, de l'injuste querelle qu'il lui avait faite.

Quant au vieux rentier, il continua sa route jusqu'à une vieille maison voisine, où il s'arrêta pour passer la nuit. Le repos et le sommeil tempérèrent sa mauvaise humeur contre sa femme. Le lendemain matin, les gens de son village, parents et amis, vinrent le rejoindre, achevèrent de le calmer, et le décidèrent à retourner à la maison, en lui promettant d'employer leurs bons offices pour rendre sa femme plus soumise et moins acariâtre.

ZIP.

CONTE D'UNE FLEUR.

Là-bas dans la campagne, non loin du grand chemin, existe une coquette chaumière aux volets assombris par des clématites et des plantes grimpautes. Le toit, assez bas, tout moussu et couvert de lichen, donne asile aux oiseaux qui aiment à venir y nicher. Devant la chaumière un petit jardin tout fleuri est séparé de la route par une haie d'épines roses. Tout près du fossé qui la borde, au milieu de la plus belle herbe verte, poussait une petite marguerite; le soleil lui prodiguait sa chaleur et sa lumière tout aussi bien qu'aux grandes fleurs du jardin, de sorte que, fraîche et jolie, s'épanouissait insouciant de savoir si quelqu'un l'avait remarquée. Elle levait sa gracieuse petite tête au soleil qui lui souriait, et écoutait, ravie, ce que chantait, dans les airs, un gai pinson.

Ce matin-là, la petite marguerite était heureuse comme si c'eût été un jour de fête. Ce n'était pourtant qu'un mardi; tous les enfants étaient à l'école, et, tandis qu'assis sur leurs bancs ils cherchaient à comprendre ce que leur enseignait leur vieux professeur, elle se tenait sur sa tige verte, apprenant de la douce chaleur du soleil et de tout ce qui l'entourait, combien Dieu est bon. Il lui semblait que son ami le pinson chantait de sa belle voix claire tout ce qu'elle-même ressentait, la fleurette écoutait avec une sorte de respect cet oiseau qui savait chanter des louanges et voler vers le ciel; mais elle ne s'attristait pas de ne pouvoir ni chanter ni voler comme lui. "Le soleil me réchauffe et le vent me caresse, je vois et j'entends, je suis donc très richement dotée."

A l'intérieur de la haie une quantité de fleurs